



Le visiteur

Cyril Calvo

Il est arrivé un jour d'automne dans mon jardin. Allongé sur une chaise longue, je profitais d'une des dernières journées ensoleillées. Le craquement des feuilles a subitement attiré mon attention. Je me suis levé pour observer les alentours. C'est alors qu'une petite boule de poils s'est glissée vers moi, craintive et apeurée. Je me suis baissé, l'ai caressée délicatement puis suis allé chercher un bol d'eau et un biscuit sec. Rassuré, l'animal s'est mis à boire et s'est blotti contre mes jambes. Il semblait m'avoir adopté. Son poil était doux et propre. Il ne ressemblait pas à un chat errant. Son apparence laissait entendre qu'un maître s'occupait de lui. J'ai mis un certain temps avant de remarquer qu'il possédait un signe distinctif, une singularité comme je n'en avais jamais vu sur aucun animal, qui faisait de lui un félin très loin du commun des chats de gouttière. De prime abord, ce petit visiteur avait tous les traits caractéristiques de ses congénères, pourtant ce détail en faisait un être totalement unique. J'avoue que j'ai eu un mouvement de recul lorsque j'ai remarqué cette étrange différence. Cette *anomalie*, sans doute dérangement pour bien des gens, le rendait amusant et terrifiant à la fois. Après quelques minutes, je finis par m'y habituer.

Ce compagnon improbable est resté à mes côtés durant plus d'un an. Je ne l'ai jamais montré à mes voisins ni à mes amis, ayant pleinement conscience de la difficulté chez l'être humain à accepter la différence. J'ai préféré cacher sa présence et éviter tout désagrément. Je redoutais leur réaction. Je m'arrangeais pour qu'il se fasse discret et sorte le moins possible. N'ayant aucune famille proche, les visites étaient rares et le dissimuler s'avéra donc facile. J'étais si heureux d'avoir enfin de la compagnie. Et je dois admettre que ce secret m'excitait au plus haut point !

Nous avons appris à nous connaître, avec Gaspard — c'est ainsi que je l'appelais. Il s'installait sur un coussin du salon la journée ; le soir, il dormait au pied de mon lit. J'adorais entendre son ronronnement, qui était lui aussi assez étrange, je dois dire — une sorte de souffle continu et sourd, semblable à celui d'un vieux

ventilateur. Un mois s'était écoulé depuis notre rencontre et mon quotidien était égayé par sa présence. Tout allait pour le mieux. Cependant, il commença à adopter un comportement inhabituel. Il sortait la nuit et disparaissait dans la forêt jouxtant ma maison. Il y restait des heures et ramenait des trophées quelques peu macabres. Je savais bien que les chats avaient cet instinct propre à tout félin, et qu'il était important pour eux de chasser, mais ses proies devinrent vite de plus en plus nombreuses — et de plus en plus imposantes. Je me souviens des chats de ma voisine qui, lorsque j'étais encore petit garçon, attrapaient une multitude de rongeurs et jouaient avec leurs dépouilles. Seulement, Gaspard ne s'arrêtait pas aux mulots ou aux souris. Il s'attaquait à des blaireaux ou des renards et semblait se délecter de les faire souffrir. Cette fâcheuse pratique me déplaisait tant que je l'empêchai de sortir. Malheureusement, il trouvait bien souvent des failles dans cette captivité forcée. Je ramassai à plusieurs reprises des restes d'animaux à différents endroits de la maison. Et l'odeur qui s'échappait de certaines dépouilles ne faisait qu'accentuer le malaise qui s'insinuait entre Gaspard et moi...

Il était clair que je ne pouvais pas lutter contre cette envie de chasser et de tuer. Je dus me faire une raison. Ce comportement bestial était le prix à payer pour sa compagnie — il était si doux et tranquille avec moi ! Un matin, quelque chose de plus surprenant encore se passa. En ouvrant les volets de ma chambre, je constatai que nous n'étions plus seuls. Des dizaines de chats avaient élu domicile dans mon jardin. Tournés vers la maison, ils me fixaient tous. Lorsque nous sortions, ils s'éloignaient, gardant ainsi une certaine distance de sécurité entre nous. Gaspard quant à lui ne leur prêtait aucun égard, comme s'il ne les voyait pas. Dès que nous rentrions dans l'une des pièces, ils s'approchaient à nouveau. Chaque jour, le nombre de chats augmentait si bien que le voisinage se mit à se poser des questions. On m'interrogea, mais je fis semblant de ne pas comprendre ; on appela la fourrière, mais rien ne se passa. Les chats étaient toujours plus nombreux. Je le sais bien, des rumeurs commencèrent à se répandre sur mon compte, des raisons folles furent évoquées pour justifier l'apparition de cette meute envahissante. Pour ma part, je m'habituai à leur présence quotidienne.

Gaspard m'inquiétait de plus en plus. Il restait devant la fenêtre pendant des heures, à scruter le ciel sans raison. J'avais parfois l'impression qu'il regardait quelque chose de précis ; ce n'est que bien plus tard que je compris que l'objet de sa convoitise n'était autre que le croissant lunaire, qui semblait le plonger dans une

torpeur inquiétante. Il s'intéressait de moins en moins à moi et ne réclamait que trop rarement ma présence. Il était détaché de tout et semblait préoccupé, comme peut l'être un homme.

Le voisinage avait fini par me laisser en paix. Les chats, eux, ne faiblissaient ni en nombre ni en activité. Certains s'entêtaient à vouloir entrer dans la maison, mais Gaspard se chargeait de les repousser en véritable dominateur. Son regard, si apaisant jadis, était devenu effrayant. Il ne sortait plus et paraissait obnubilé par la lune. Il errait dans les pièces et miaulait sans cesse contre un ennemi invisible. Mon quotidien devint insupportable et je préférerais quitter ma propre maison en journée autant que possible. Pourtant, et je ne sais comment l'expliquer, j'avais besoin de sa présence — m'en débarrasser était inconcevable.

L'enthousiasme qui m'animait et l'ambiance chaleureuse des débuts s'étaient estompés, laissant place à une crainte malsaine. Ce sentiment oppressant fut accentué par la disparition des chats : tous s'en allèrent, du jour au lendemain. Aucun voisin ne sut me dire où était passée la cinquantaine d'animaux qui avait élu domicile dans mon jardin depuis des semaines. Ils s'étaient volatilisés. La semaine suivante, notre postier fit une découverte lugubre. Tous les félins étaient couchés dans l'herbe près du fossé qui longeait ma maison, morts, alignés à côté de la route. Ils ne portaient aucune blessure, et l'on découvrit plus tard qu'ils n'avaient pas non plus été empoisonnés. On ne sut jamais qui était l'auteur de cette sinistre mise en scène. Il va sans dire que les rumeurs reprirent de plus belle, et s'intensifièrent à la parution de l'article quelques jours plus tard. Il relatait les agressions survenues dans de proches quartiers les jours précédents : des personnes seules avaient été attaquées à la tombée de la nuit par un ou plusieurs animaux qu'elles n'avaient pu identifier. Certaines avaient été griffées sauvagement au visage ; selon l'article, l'une d'entre elles, défigurée, avait eu les yeux crevés durant l'attaque. J'ignore pourquoi mais j'eus un pressentiment et me mis à chercher Gaspard. Il était dans le salon, endormi sur le coussin que je lui avais acheté peu après son arrivée. Ses griffes étaient maculées de sang.

Quelques mois passèrent et les choses semblèrent rentrer dans l'ordre. Bien entendu, je ne pouvais oublier ce dont j'avais été témoin. Mais je n'y croyais pas vraiment et continuais à me voiler la face. La vérité était trop dure à accepter. Gaspard n'était pas une bénédiction — bien au contraire. Distant, il m'ignorait

presque en permanence, sauf quand de fugitives lueurs de mépris et de haine animaient son regard. Il fallait que je me rende à l'évidence : je n'étais plus le maître dans ma maison.

Un matin au réveil, je m'aperçus qu'il n'était plus là. J'avoue que j'en fus soulagé et en vins à espérer ne plus jamais le revoir. Pourtant, je savais qu'il n'en resterait pas là et finirait bien par revenir. Ses yeux perçants qui me glaçaient, je les revoyais encore chaque nuit avant de m'endormir... Pour me changer les idées, je décidai de rappeler de vieux amis avec lesquels j'avais perdu le contact. Après une soirée bien arrosée au restaurant, je rentrai chez moi très tard quand je me rendis compte avec stupeur que la porte était entrouverte. Je la poussai et vis un homme couché sur le ventre à même le plancher du couloir. À son pantalon usé et son éternelle salopette bleue, je reconnus aussitôt Monsieur William. C'était un de mes voisins, un retraité souriant, le seul du quartier peut-être à ne m'avoir jamais jugé. Il venait parfois frapper à ma porte le soir et nous discussions autour d'un café. Il ne bougeait pas. Il n'y avait aucun signe de lutte à l'intérieur. Je m'approchai et distinguai alors la flaque luisante, épaisse et noire, dans laquelle reposait sa tête inclinée. Avec dégoût, je me baissai pour observer la plaie sanguinolente et irrégulière, comme causée par de multiples et minuscules lames, qui lui barrait entièrement la gorge. Je dus me retenir au mur pour ne pas tomber, et je m'étonne encore d'avoir réussi à ne pas vomir. J'allais appeler la police depuis le téléphone fixe du salon quand je le vis. Gaspard. Il se tenait calmement, assis sur son coussin du salon, non loin du cadavre qu'il fixait avec intensité — *ou peut-être avec folie*. Il léchait les coussinets maculés de sang de ses pattes. Et son signe distinctif, sa différence, son *anomalie*, elle était là, oui, plus visible, plus abominable que jamais !

Je n'aurai maintenant qu'une chose à vous demander, docteur. Voilà des mois qu'enfermé dans cet hôpital psychiatrique je suis tous vos traitements sans broncher, alors que je les sais parfaitement inutiles. Je ne suis pas un aliéné et ce chat n'est pas le fruit de mon imagination ! Je ne suis pas responsable de ces événements, c'est Gaspard ! « Où est-il ? » me direz-vous. Il est reparti sans un regard, une fois son crime achevé, après s'être joué de moi. Les juges qui ont décidé de m'enfermer ici ont eu tort, je suis une victime moi aussi ! Chaque soir, je regarde la lune depuis la fenêtre grillagée de ma chambre, et je sais que Gaspard, quelque part, la regarde également et se réjouit de me voir sombrer dans la démence !

Je ne peux plus le supporter. Tout ce que je vous demande, docteur, c'est de bien conserver cette lettre que vous trouverez près de mon corps, et de tout faire pour rétablir la vérité.